

pouvoir atteindre le terme pourtant peu éloigné de ma course<sup>1</sup>. Fumée, poussière emportée par le vent, je me hâte afin de terminer plus tôt mon voyage. Fasse le ciel que ce soit sans tarder!

Jamais, tu le sais, Amour, car nous en avons souvent parlé ensemble, cette vie humaine n'aurait eu d'atrait pour moi, si celle qui fut mon soleil ne l'avait éclairée. Depuis qu'en mourant sur la terre, cet esprit qui me faisait vivre est allé renaître au ciel, mon vœu suprême est de le suivre. Que ne le puis-je, hélas! Oh! je ne me consolerais jamais de n'avoir pas prévu mon malheur! J'aurais dû pourtant le deviner lorsque, contrairement à ce que me disaient les beaux yeux de ma Donna<sup>2</sup>, l'Amour murmurait : tel meurt triste et désolé qui serait parti heureux s'il était mort plus tôt!

Dans ces yeux où j'avais mis tout mon cœur jusqu'au jour où la destinée cruelle en prit ombre et me chassa d'une si belle demeure, Amour compatissant avait écrit de sa propre main ce qui allait advenir bientôt de ce que je rêvais éternel. Oh! qu'il eût été doux et beau de mourir, alors que, moi mourant (celle qui

<sup>1</sup> La vieillesse.

<sup>2</sup> Voir *Sonnet LVIII*, à Laure morte.